

Mokhtar JANNET

(Présentation et traduction par Jean FONTAINE)

Né à Gafsa le 30 avril 1930 dans une famille de commerçants, Mokhtar Jannet suit les cours de l'école franco-arabe jusqu'en 6^e année seulement, à cause de la guerre. La mort de son père en 1942 l'oblige à recourir au Koultâb. Il s'inscrit ensuite à la section zitounienne de Gafsa jusqu'à la Ahliyya. Il vient à Tunis, mais impliqué dans le mouvement patriotique, il passe en procès à Sfax. En 1954, il obtient le *taḥṣīl*. Il participe aux activités culturelles organisées par Aboulkacem Kerrou dans le cadre de l'Association Ibn Manzour. Il est nommé instituteur au Kef en 1956, puis à Testour où il reste dix ans. En 1968, il entre comme fonctionnaire au service de l'Orientalisation du Parti.

Il publie sa première nouvelle en 1964. Les textes qu'il a publiés dans les différentes revues de la capitale : *Ṣa'b*, *Iḍā'a*, Supplément culturel d'*al-'Amal*, *Qīṣaṣ* sont maintenant rassemblés en deux recueils encore inédits. Son premier roman (200 pages) intitulé *Ici Tunis* et qui lui avait demandé deux ans de travail, fut envoyé à Souheil Idris, directeur de la revue *Adâb* de Beyrouth. Après la réponse de ce dernier, le travail est remis en chantier pendant trois ans. Il ressort en 400 pages sous le titre *Urġuwân* (Pourpre). Salah Jabri le fait concourir et il obtient le Prix de la Municipalité de Tunis en 1965. Sous les encouragements de Larousi Metoui, l'auteur se remet une troisième fois au travail. Il en devait résulter un ouvrage en plusieurs parties dont le premier tome vient de sortir des presses (1). C'est incontestablement le roman le plus volumineux qui ait été publié en Tunisie. L'auteur a écrit un deuxième roman : *Nawafid az-zaman* (Les fenêtres du temps) encore inédit (2).

Sur sa conception de la littérature, l'auteur s'est clairement expliqué (3). On lui doit également une longue étude cri-

(1) *Urġuwân*, Tunis, MTE, t. 1, *Tarīq ar-rusd*, 1970, 507 p.

(2) Interview dans *al-'Amal* (12 mars 1971).

(3) *Bayân qaṣaṣi* dans *al-'Amal* (24 avril 1970). Voir aussi *Ḥawla taqīyāt ar-riwāya*, dans *Qīṣaṣ*, 4 (juillet 1967), pp. 44-57.

tique (4). Pour Mokhtar Jannet, le pays a un besoin urgent de textes littéraires pour alimenter les scénarios de films, les pièces de théâtre, la télévision et la radio d'une part, pour répondre aux besoins des enfants et aux exigences des programmes scolaires d'autre part. La littérature, en Tunisie, ne peut donc être seulement le résultat de penchants personnels. Or à cause de la colonisation, une partie du présent du pays nie son passé. En outre, le passé arabe oriental n'est plus suffisant. En conséquence, il faut prôner une sorte d'écriture qui rapproche l'écrivain du public, qui élève le niveau du simple lecteur et plaise au goût du lecteur cultivé, tout en insufflant la vie à l'imagination par le contact avec la réalité nationale. Ici, il y a danger à se contenter de la littérature expérimentale qui risque de creuser un fossé entre la vie du mot et la mort du sens.

Le texte traduit ci-dessous est extrait du premier tome de *Urġuwân* (ch. 23, pp. 235-243, et extraits du ch. 25, pp. 249-253). Le héros de ce roman est le jeune Jalal, orphelin de père, d'une famille pauvre de Halfaouine, étudiant à la Zitouna. Il est partagé entre l'amour de ses deux cousines : l'une Fadhila, est pauvre comme lui; elle vit dans le même quartier, n'a pas d'instruction et sort encore voilée; l'autre, Faiza, appartient à une famille riche de Montfleury; bachelière émancipée, elle se joue plutôt de lui, mais Jalal la préférerait à Fadhila bien que cette dernière l'aime profondément.

Le premier tome du roman commence le 17 janvier 1952, la veille du jour de l'arrestation de Bourguiba. Jalal mène une manifestation et est arrêté. Son cousin Slah, frère de Faiza, est embarqué lui aussi, mais malgré lui, car il ne partage pas les sentiments patriotiques de Jalal. Grâce au père de Slah, fonctionnaire au ministère de la Justice et ami d'un inspecteur de police, les deux cousins, désormais liés d'amitié, sont libérés. Kaddour, frère de Fadhila, est aussi arrêté, mais pour ivresse. Le traitement qu'il subit le fait s'enrôler dans la résistance où il connaît Mohsen, chef de maquis; il s'prend de sa sœur Zouhayra. C'est d'un des maquisards que parle le texte traduit ici. Le premier tome se termine le 1^{er} juin 1955, au moment du retour de Bourguiba en Tunisie.

(4) *Minhājiyyat al-maḡhab aṭ-ṭabī'i fi qīṣat at-tūt al-murr*, dans *Qīṣaṣ*, 16 (juillet 1970), pp. 82-138.

Nul ne contestera à l'auteur le mérite d'avoir rendu l'histoire contemporaine de la Tunisie aussi vivante que possible, en mettant en scène deux familles assez différentes de la capitale, aussi bien au point de vue économique qu'au point de vue patriotique, et cependant liées entre elles par les liens du sang. Si, en revanche, on peut proposer quelques critiques, nous trouverions un peu d'artificiel dans le recours trop fréquent aux rêves et aux pressentiments (entre autres, p. 255). De même l'intrusion vraiment manifeste de l'auteur en certains endroits (ainsi p. 45 : le jour de la Révolution se lève), ou l'une ou l'autre transition de caractère un peu scolaire (l'automne, p. 249, et l'hiver, p. 257). Qu'on se garde cependant de juger l'auteur sur ce premier volume : les chapitres déjà publiés des deux tomes suivants montrent qu'il a su renouveler très largement sa technique.

POURPRE

L'aridité de l'été s'étendait devant la caverne qui donnait sur Khan-guet Mardoum, dans les monts Orbata. Miloud Redaoui était assis à côté de Messaoud Faleh; Medhioub, accroupi près d'eux leur préparait le thé dans une petite théière en poterie. Presque tous les membres de la bande étaient répartis à l'ombre des rochers. Quelques-uns jouaient aux cartes, d'autres étaient occupés à se raser, à jouer à la Kherbga, à épouiller leurs vêtements. Il plut même à l'un d'entre eux de chanter du Salhi; sa voix s'élevait en vocalises, ses amis l'écoutaient en laissant échapper leurs regards derrière leurs souvenirs.

Les yeux de Miloud contemplaient gravement la brume qui recouvrait la base des monts Orbata. Son imagination ruminait, de façon monotone et claire.

Il se rappelle avoir été élevé au milieu des tentes et des pacages. Il subit une enfance malheureuse : le père répudie sa mère alors qu'il est encore petit; il vit, dès lors, privé de sa tendresse. Son père se remarie, mais le cœur de cette deuxième femme est plein de mépris et de haine. Elle est dure avec lui, lui fait goûter l'amertume des insultes et néglige de le nourrir. Il se voit donc contraint de voler : du pain, des œufs, du beurre, toutes les choses exquises qui lui tombent sous la main, qu'elles soient conservées par la femme de son père ou les autres femmes de la tribu. Il erre au milieu des tentes, en explorant l'intérieur et les arrières. S'il remarque une négligence, il pénètre dans la tente avec l'agilité du chat pour chercher dans les replis des peaux de moutons, les sacs de grain ou l'aire du moulin quelque chose qui soit empaqueté : habituellement, c'est dans un morceau de tissu ou un foulard en poils de chameau. Il subtilise ce qu'il y découvre, le cache sous son aisselle, sort avec la même agilité, disparaît derrière les haies impénétrables au regard pour y manger. Il avale ce qu'il a volé, les tempes battantes, tout en surveillant les insectes et les rats qui courent au milieu des genêts et des touffes d'alfa. Il termine son repas en tuant un serpent ou un gros rat. Il revient ensuite armé d'un gros bâton et s'assied à proximité de la tente de son père, fixant sa belle-mère, de la haine plein les yeux. Parfois il joue avec le chien de son petit frère, et hume l'odeur de la nourriture que la marâtre essaie de cuire en cachette; ou encore, il combine un plan pour bondir sur son petit frère en le frappant ou en le giflant, afin de blesser ainsi le cœur de sa mère.

Il devient de plus en plus fort. Son père est contraint de lui confier la garde des moutons du cheikh de la tribu. Il sort donc le matin très tôt, et se plaît à les pourchasser. Il lui vient ensuite l'idée de les châtier davantage : il en prive alors de nourriture, leur attache une

muselière sur le nez pour les empêcher de brouter l'herbe, leur frappe la tête ou les pattes avec des épines, il les fait se battre ou les tord dans ses bras ; il leur coupe la laine ou le duvet du museau. Parfois il crève l'œil d'un bouquetin ou déchire l'oreille d'une chèvre. Enfin il trouve une autre façon excitante de se comporter avec le troupeau : il se met en effet à en vendre les produits aux passants et à dépenser ce bénéfice selon son goût. Cependant le cheikh commence à douter de sa bonne conduite, et lui confie la garde des chameaux. Alors il les trait, leur coupe le poil, fait tout ce qui peut lui rapporter quelque profit. De temps en temps il leur coupe la queue. Mais un jour il fait la découverte de la révolte et de la rancune des chameaux, et cesse alors de les châtier. Il ne peut plus oublier, en effet, comment l'un d'entre eux l'attaqua et le poursuivit, à tel point qu'il faillit en mourir de peur et en perdre le souffle tant il dut prendre ses jambes à son cou. Il se repent alors et s'abstient définitivement de torturer les chameaux.

Un beau matin, un habitué du désert des Ouled-Bouaziz, passe près de lui. Il abandonne les chameaux, et s'attache à lui jusqu'au Sers. De passage à Sidi Bou Zid, ils volent des poules. Miloud réussit à dérober un sac plein de laine qu'il vend à Gamouda. Ils arrivent enfin à Sbiba, y jouent aux cartes avec quelques pauvres hères des Ouled-Ayar qui font le commerce du goudron, et s'enivrent. Cette nuit-là Miloud prit goût au vin : il sut comment il fait tourner la tête, donne du cœur au ventre et du courage dans la cruauté. Il recommande donc l'expérience la nuit suivante, et subjugué les esprits de ses amis. Sous l'effet de la boisson, il les pousse à s'engager avec lui dans une aventure excitante : cela consiste à l'enfermer lui-même dans un sac qu'ils déposeraient à une heure tardive — pour le garder — chez un commerçant du village. Son plan est exécuté. Miloud est caché dans le sac, laissé chez le commerçant. Quand ce dernier sort de sa boutique et la ferme derrière lui, Miloud détache le sac et en sort. Il ouvre le tiroir-caisse, vide dans sa poche tout ce qu'il y trouve, met dans le sac les objets précieux qui pourront couvrir les dépenses du voyage, retourne dans sa cachette au fond du sac et s'arrange pour lui donner sa première apparence. Au petit matin, il entend la porte s'ouvrir : l'impatience le brûle, mais sa terreur ne dure pas puisqu'aussitôt arrivent ses amis qui demandent le sac au commerçant et l'emportent. Derrière un mur de briques démolies, ils l'ouvrent. Miloud en sort comme un loup qui hume la brise du matin avec avidité. Mais au moment de partager le butin, il est obligé de se mettre en colère parce qu'ils sont tout près de lui casser la tête pour le priver de sa part. Dès cet instant, il saisit la valeur des armes : arrivé au village de Rohia, il achète un poignard à un fossoyeur qui vendait des figures de Barbarie. Il s'entraîne alors à attaquer les passants avec son compagnon, et vend le résultat de ses larcins à Dahmani (Ebba Ksour). Il arrive au Kef où il désire acheter un pantalon. Son ami l'observe avec étonnement et se met à rire de lui : il ressemble à ces messieurs des

villes, avec son pantalon sous sa blouse de djerbien. Au bout du marché, il se fait raser et couper les cheveux. Il passe la nuit dans un des bains maures, en se mettant d'accord avec le gardien en échange d'un petit supplément. De bon matin, il en sort, après avoir réussi à voler quelques habits aux clients. Il se promène alors au Kef, en attaquant les gens. Il se bat presque avec la police et manque de tomber entre ses mains. C'est qu'ils le suspectent : on va le poursuivre, étant donné la plainte déposée contre lui par le tenancier d'une teinturerie qu'il avait attaqué en public, et à l'étalage de laquelle il avait dérobé deux écheveaux. Il passe ensuite la nuit au Djebel Dyr où il vend, à un paysan, le produit de ses larcins. Là, il vole un âne qui paissait au pied de la montagne. Il se dirige ensuite vers Sakiet Sidi Yousef où il retrouve son ami qui l'avait quitté. Ils vendent l'âne, et se protègent de la chaleur à l'ombre d'un bois. Miloud profite de ce moment de relaxation pour disputer à son ami le compte. Son compagnon se révolte contre lui, mais, à force de coups de poing, il le mène peu à peu au cimetière du village ; et là, il lui montre son poignard. Par peur, son compagnon se soumet à sa volonté. Il le contraint alors à commettre un vol au village de Sakiet : il l'envoie donc au coucher du soleil vers ses habitations et reste à l'attendre sous les murs de l'école. Il ne quitte l'endroit qu'en apercevant son camarade arriver, vers la fin de la nuit, portant un paquet de fèves dérobé dans l'enclos de branchages d'une propriété avoisinant la rue du village. Le soleil levant les surprend, pressant le pas en direction de Dechret Nebeur. Il enseigne à son compagnon les premiers principes du brigandage ; le voyant fatigué de porter le paquet de fèves, il en rit, se moque de lui, puis il l'injurie et lui fait des reproches, lui ordonne enfin de le jeter au milieu du chemin : l'autre se soumettait à lui dans un silence mêlé de crainte et d'obéissance aveugle. Un autobus passe qui les conduit jusqu'au Sers.

Dans la région entre le Sers et Maktar, l'activité de Miloud redouble ; sa résistance augmente, son corps s'affermir, il devient vraiment fort, ses méfaits deviennent redoutables ; ses yeux lancent des éclairs : ils sont passés maîtres pour scruter tout ce qui traîne. Rien ne leur échappe. Aussi c'est avec une joie folle qu'il tombe sur le revolver que lui propose un gardien renvoyé de la mine de Djérissa. Il le lui achète à bas prix et retourne au Sers où il rencontre Mariam Jedra : celle-ci était sortie pour aller voir son oncle et lui demander de s'occuper de quelque affaire de famille. Grâce à sa mule agile, Miloud pouvait se soustraire à ses regards ; aussi, lorsque le désespoir de le rattraper la saisit, resta-t-elle à se reposer sous un olivier verdoyant. Mais c'est alors qu'il surgit, comme si la terre l'avait craché. Un moment, elle trembla devant son regard perçant, son cœur battant à se rompre. Mais après une longue conversation, elle s'habitua si bien à lui qu'elle le trouva, peu après, en train de lui faire la cour et de badiner avec elle, de lui pétrir la poitrine et les joues, puis d'abuser d'elle et de lui ravir ainsi son honneur. Elle

pleura alors amèrement entre ses bras, en cachant sa tête dans sa large poitrine. Il en eut pitié, et se montra assez gentil pour lui préparer le chemin de la fuite, étant donné que sa famille ne l'avait pas vu depuis ce matin-là, et qu'elle n'avait pas laissé de traces. Mais, après plusieurs jours, elle réapparait avec lui, chez les Ouled-Rdad, refuge de son père, de son grand-père et de ses oncles. Il l'épouse selon leurs coutumes, et l'amène dans sa propre famille partagée entre l'indignation et la moquerie.

Après la noce, il se bat avec le plus arrogant et le plus en vue des hommes de sa tribu. Vainqueur, il menace de son arme quelques complo-teurs qui, par crainte, se rangent à ses côtés. Les notables de la tribu en ont peur et dédaignent sa compagnie. Mais il acquiert leur propre dignité et se contraint à les fréquenter.

Mariam lui reste fidèle et se dévoue pour lui. Elle a belle apparence, une forte constitution, le regard vif. Active et bien en chair, elle ramasse le bois, moule le grain, tisse, et prend soin des habits de son mari. Elle lui donne des enfants qu'elle pouponne. Quant à lui, il se met en quête de tout ce qui sent le vol, la rapine et le pillage, se plonge jusqu'au cou dans le fellagisme. Mais en marge de ses faits et gestes de banditisme, il se lance dans une activité spéciale qui consiste à s'engager avec violence dans la révolte. Il se jette dans tous les combats qui se déclarent entre tribus, sans même que celles-ci lui demandent de l'aider : il se range d'un côté ou d'un autre, comme il l'a décidé, sans réclamer, pour son courage, ni salaire ni récompense.

Plein de rancœur et de haine, son cœur devient le rendez-vous de tous les sentiments durs qui engendrent la sauvagerie et la violence. Un beau jour, il lui prend envie de travailler dans les mines de Melaloui pour bénéficier d'un traitement fixe : cela s'ajouterait au produit de ses vols, dont il transformait la valeur en chèvres et en chameaux qu'il se procurait et laissait à la garde de Mariam. Effectivement, le voilà un jour parmi les terribles ouvriers de la mine. Très susceptible, il fait face à tout individu qui veut le quereller, pille le matériel de la mine — sans craindre les yeux des mouchards —, ou détruit les machines.

Soudain la révolte contre le colonialisme éclate. L'idée d'effrayer les Français et de couper la route à leurs véhicules civils ou militaires lui plaît. Il s'aggrave ainsi au combat sous la forme de la violence; d'un côté, il s'en trouve bien puisqu'il y gagne considération et estime. Du premier jour où il prend les armes, il est poursuivi par les gendarmes français, aussi se réfugie-t-il dans les monts Orbata où il se retranche.

Telle est la vie du Miloud, remplie d'aventures, de séparations et de passions. Elle lui apparaît maintenant comme un film excitant dont la bande sonore est faite de soupirs et de lamentations angoissées. Il écoute

les mélodies de sa mémoire avec de l'admiration pour son héroïsme, sans ressentir ni regret ni impression de faute. Que l'animal et l'homme sont faibles ! La poigne de fer de Miloud connaît le secret de cette faiblesse et fait tout pour en extirper la racine, fût-ce par la mutilation ou la punition exemplaire, au cours de ses diverses rébellions. Et voici que la tribu des Rdad met en branle ses souvenirs; ils viennent se soumettre à lui, jeunes, adultes, vieillards. Il peut se comporter comme il l'entend avec ses fils volontaires, ils arrivent devant lui comme des serviteurs. Sa mitraille-lette mugit et les montagnes, de la base au sommet, tremblent à sa crépitation. Son nom est parvenu jusqu'aux responsables de la ville de Gafsa et remplit leur cœur d'un respect mêlé de crainte : c'est Miloud Redaoui, lion des monts Orbata, tigre de la révolution nationale ! Avec la lourde empreinte de son pouce, il rend exécutoires les ordres d'assassinat dans les unités de gendarmerie. Alors les compagnies se déplacent, les blindés se mettent en marche, les mitraillettes et les canons jappent. Il est illettré, il ne sait ni lire ni écrire. Mais malgré cette ignorance, Miloud considère le plus cultivé des habitants de Gafsa comme un pau misérable dans cette révolution qui ressemble à la tête hirsute d'un mal-peigné (...).

...Miloud aperçoit la main de Medhioub qui lui passe un verre de thé, il revient à lui et prend le verre. Il se met à le déguster avec plaisir. Tout à coup Messaoud qui écoute le transistor manifeste un intérêt évident. Il lui prend alors l'envie de savoir ce qui se passe :

— Qu'est-ce que tu entends ?

— Des nouvelles de la révolution égyptienne, répond Messaoud, avec enthousiasme et en levant la tête.

— La révolution égyptienne !

— Les officiers égyptiens se sont révoltés contre le roi Farouq.

Une lueur d'étonnement parcourt ses yeux, il s'imagine le bruit des balles, l'effusion de sang, les morts qui tombent. Du coup son intérêt pour les nouvelles augmente, il ressent de la fierté pour sa supériorité et demande :

— Y a-t-il beaucoup de tués ?

Messaoud détache son dos de la pierre dure à l'ombre de laquelle il s'abrite et répond avec un calme empreint de conscience révolutionnaire :

— C'est une révolution blanche, à ce qu'il paraît.

Blanche ? Façon de parler bizarre ! Va-t-il lui demander ce qu'il entend par révolution blanche ? Il avale une gorgée de thé et se remet à penser.

Il oublie Messaoud et commence à se rappeler comment il a traversé la Libye, comment il est entré au Caire avec une voiture qui marchait

avec de l'essence donnée aux résistants. Un matin il reçoit le choc de la trahison : on donne à son détachement l'ordre d'arrêter le combat. Il se demande, ce jour-là, avec peine, devant un groupe de soldats arabes réguliers : « Quoi ? Après être arrivés à Tel Aviv, ils nous annoncent le cessez-le-feu ? Vont-ils panser nos plaies avec les douceurs des Israéliens ? »

Soudain la voix d'une mitraillette crépite au pied des monts Orbat. Messaoud Faleh bondit sur un rocher qui domine la vallée et pousse un rugissement révolutionnaire : la voilà... la voilà... (pp. 235-243).

* * *

...Tout à coup des pierres dégringolent du passage rocheux à côté duquel était arrêtée la jeep. Miloud sursaute et lève la tête : un homme masqué descend d'un chemin tortueux, de nombreux hommes armés le suivent. L'embarras de Miloud augmente, il se demande, angoissé : « Qui est-ce ? Le groupe de Mongi ? » Les prisonniers sentent qu'il s'agit d'une autre formation de fellaghas. Leur peur redouble.

Très rapidement l'homme masqué arrive devant Miloud, il le dévisage de ses yeux perçants. Miloud l'entend demander avec énergie :

— Que comptes-tu faire de ces prisonniers ?

— Cela ne te regarde pas, lui répond Miloud froidement.

— Au contraire, cela m'intéresse beaucoup, reprit l'homme calmement. On n'a pas de raison de s'entretuer. Le nombre de mes hommes est supérieur au tien et ils sont prêts à exécuter mes ordres.

— Je ne savais pas, dit Miloud après avoir regardé le chemin tortueux et baissé la tête, qu'il y avait dans les parages des traîtres qui tendaient des embûches aux révolutionnaires et leur mettaient des bâtons dans les roues.

— Nous ne sommes ni des traîtres, ni des fellaghas, répond l'homme masqué avec le même calme. Mais nous sommes des résistants. Nous savons qui nous attaquent et qui nous combattons.

— Alors vous savez tout de ces gens-là, dit aussitôt Miloud, en montrant les prisonniers d'un air fâché.

— Nous sommes venus comme toi les chercher.

— Vous êtes plutôt venus derrière moi.

— Aucune importance, répond l'homme avec froideur. Nous devons remplir rapidement notre mission et déguerpir avant qu'une patrouille nous surprenne.

— Que veux-tu que je fasse, demande Miloud avec trouble et sans réussir à retrouver ses esprits, puisque tu as un plan différent du mien ?

— Tout ce que je te demande, c'est de te contenter de regarder ce que nous allons faire, dit l'homme en posant son regard sur l'officier. Nous allons exécuter Gérard et faire comprendre à ses deux adjoints que nous les avons à l'œil.

— Et les femmes et les enfants ?

— Aucune raison de les alarmer, répond carrément l'homme masqué. Ils n'ont commis aucune faute.

— Mais qui es-tu ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire de connaître mon nom ? Sois un homme avec moi, laisse de côté le fellagisme et le pillage (pp. 251-252).

* * *

— ...Frères, je pense que Miloud mérite d'être fusillé : il a pris prétexte du fellagisme pour ternir le prestige de la révolte et des résistants ; il a exploité la situation de la patrie pour faire peser sa tyrannie sur les hommes de sa tribu qui s'étaient ralliés à lui. Je juge innocent le père de Rabah et le regretté Souaylih, ainsi que sa femme, que Miloud doit répudier sur le champ. Quel est votre avis ? (p. 313).

